

Association Teriya Amitié Mali

Rapport du voyage à Niéna

Voyage des jeunes des Yvelines du 29 juin au 27 juillet 2010



Margaux Blanc - Béatrice Kelder - Dorothée Levesque - Elisabeth Lintingre -
Charlotte Mezure - Robin Dahan

Remerciements

Nous souhaiterions remercier l'association Teriya Amitié Mali qui nous a offert l'opportunité de faire ce voyage qui nous laissera pleins de bons souvenirs. De même, on remercie le Conseil Général des Yvelines qui permet à cette association de vivre et qui nous a aidés à financer le voyage. Merci aussi à la population de Niéna et de Karangasso qui nous ont si chaleureusement accueillis et qui nous ont fait passer des moments si agréables.

Sommaire

Introduction	3
I. Les travaux réalisés.....	4
A. Au Lycée Benkan	4
B. Maternité	9
1. Le centre de santé et la Maternité de Niéna	9
2. Le cabinet médical du Dr Z. Traore.....	13
3. Le centre de santé et la maternité de Karangasso.....	14
C. A la mairie	15
D. Au jardin d'enfants.....	18
II. L'inauguration du CLAC.....	19
III. Impressions personnelles.....	21
A. Dorothée	21
B. Elisabeth	24
C. Béatrice	29
D. Charlotte.....	31
E. Margaux	33
F. Robin.....	35
IV. Les voyages	36
A. Bamako	36
B. Karangasso	36
C. Sikasso.....	38
V. Conseils pour les suivants	38
A. Conseils concernant les projets.....	38
B. Conseils pratiques.....	39

Introduction

Teriya amitié Mali est une association bougivalaise, active depuis 25 ans. Les membres de cette organisation l'ont voulu pérenne et efficace. Depuis la création, ils ont concentré leurs actions sur la ville et les villages avoisinant Niéna. Cette association travaille en collaboration avec les villageois afin de mener des projets ensemble et de suivre l'évolution de ceux-ci. Chaque été depuis plusieurs années, des jeunes venant des Yvelines partent à Niéna afin de rencontrer ses habitants et de participer à certaines missions. Cette année nous sommes partis au nombre de six. Quatre d'entre nous étaient là pour enseigner le français, l'allemand et l'informatique et deux autres pour travailler à la maternité et aux centres de santé. Nous étions là pour découvrir une nouvelle culture ainsi que pour donner des cours aux lycéens. Nos cultures étant différentes, les échanges avec la population ou lors de nos projets respectifs nous ont permis de nous confronter à différents points de vue.

Dans le dossier ci-dessous, nous allons retracer les expériences que nous avons vécues à Niéna, les erreurs commises et ce que nous aurions fait différemment mais nous allons aussi vous faire partager nos impressions et comment nous avons vécu notre séjour à Niéna. Nous finirons par quelques conseils pour les prochains.

I. Les travaux réalisés

A. Au Lycée Benkan

Nous avons commencé les cours le mercredi 7 juillet. Après quelques minutes de mise en place nécessaires afin d'aménager l'emploi du temps - sur les 20 heures de cours hebdomadaires, certains groupes avaient 18h de langues vivantes (anglais et allemand) pour seulement 2H de français -, la première matinée de cours a pu commencer. Nous nous sommes alors divisés en deux groupes de travail, de neuf élèves chacun (effectif bien moindre que celui de l'année précédente où paraît-il le groupe de volontaires était deux fois plus important) : un avec Elisabeth et Margaux, un second avec Dorothée et Robin.

Le premier groupe a plutôt axé le travail sur l'expression orale en lançant de multiples débats, le deuxième groupe a préféré mettre en œuvre des méthodes pédagogiques beaucoup plus classiques. Les principaux sujets traités au premier cours dans le groupe de Margaux et d'Elisabeth furent l'histoire du Mali (avec la participation enthousiaste du professeur d'histoire) et celle de la France. Notre conversation a alors dérivé sur des sujets plus généraux tels que la démocratie, la liberté, l'égalité hommes femmes...etc. La participation des élèves était plutôt timide, mais pour un premier contact cela ne nous a guère surpris. Nous avons tout de même pu nous faire une première idée sur leur niveau en expression orale. Globalement il nous a semblé qu'ils avaient assez de vocabulaire pour exprimer leurs idées et les faire comprendre, mais la formulation de ces dernières restait souvent incorrecte avec des erreurs sur le genre des noms par exemple. Ce premier échange avec les élèves fut intéressant, les différences culturelles ont suscité notre curiosité et la leur, mais peut-être insuffisant pour cerner le véritable niveau de la classe. Le deuxième groupe a pu d'avantages évaluer celui-ci.

Le groupe de Dorothée et Robin a commencé par quelques exercices de conjugaison plutôt basiques : verbes avoir, être, et chanter aux différents temps les plus usuels du mode indicatif. Malgré les avertissements répétés avant le départ sur le niveau prétendument très faible des lycéens, nous avons tous été

surpris par la facilité avec laquelle ils jonglaient avec les subtilités de la conjugaison : maîtrise parfaite du passé simple mais aussi connaissance aigüe de l'emploi de ces temps. Cependant, malgré la connaissance des conjugaisons, leur application dans un texte à transposer au passé s'est avérée plus délicate, notamment lorsqu'il s'agissait de concordance des temps, point de grammaire que les professeurs nous ont priés de développer. De manière parallèle, le premier souhait des enseignants était d'étudier en littérature la poésie romantique et parnassienne, ainsi que la versification. C'est ainsi que le dernier exercice réalisé lors de cette première matinée consista à faire le découpage syllabique des célèbres alexandrins de Corneille dans *le Cid* : « Ô rage ô désespoir ô vieillesse ennemie / Qu'ai-je donc fait pour mériter cet infamie ? ». Beaucoup d'entre eux n'avaient pas encore vu la versification mais cette première approche leur a permis une approche de l'analyse de la poésie. Ainsi notre première journée de cours s'est terminée.

Cependant, à la fin de la matinée, ils nous ont demandé pourquoi les élèves du lycée Eveil ne participaient pas aux cours ?

Après cette première journée de cours, chacun a pu échanger ses impressions. Il nous est alors apparu judicieux de faire chaque jour un peu de grammaire et exercices (le matin en classe entière avec Margaux et Elisabeth) mais également de la littérature pour travailler aussi le programme du baccalauréat (en demi-groupe avec Robin et Dorothée). Le deuxième demi-groupe travaillant alors en simultané sur l'expression écrite et orale.

Les principaux points grammaticaux abordés en classe entière furent les temps de l'indicatif (formation et emploi), la concordance des temps , discours direct et indirect, le subjonctif, les pronoms personnels , les adjectifs qualificatifs (accord en genre et en nombre, comparatif, superlatif...), les mots de liaison, participe présent et gérondif et diverses règles d'orthographe (place de l'accent dans un mot , utilisation de la lettre m devant B,M et P pour le son [en], mots invariables...etc.). L'entretien du début du séjour avec le professeur de français pour cerner les besoins des élèves ne nous a pas permis de les faire vraiment progresser (il nous demandait de commencer par aborder en profondeur les temps de l'indicatif) et c'est d'avantages en faisant participer la classe que nous

avons pu réellement saisir les lacunes. Par exemple, le cours sur la place des accents dans un mot s'est vite avéré nécessaire au vu des nombreuses erreurs à ce sujet.

Les élèves connaissaient les bases de la grammaire française et parfois notre enseignement prenait plus l'aspect d'un rappel. Avant même d'expliquer la règle énoncée, les élèves n'avaient pas de difficultés à répondre aux questions. Néanmoins, quelle ne fut pas notre surprise en corrigéant l'interrogation écrite donnée après la première semaine de cours : constater les lacunes qui n'étaient pas apparues en cours. L'interrogation mélangeait tous les points abordés en cours, et nous en avons donc conclu que les élèves parvenaient à maîtriser la grammaire seulement lorsqu'on leur posait clairement un cadre. Par exemple, si nous traitions de l'imparfait pendant une heure, presque tous maîtrisaient sa conjugaison et son emploi dans un récit au passé. Pourtant il n'y eut qu'un seul élève capable de répondre à la question de l'emploi de ce temps. Les questions précédentes de l'interrogation traitant d'autres points grammaticaux ont semblé faire perdre leurs repères aux autres élèves. Très scolaires, les élèves font peu d'erreurs lorsque l'on s'attarde sur un point précis de la grammaire française, mais autrement ils multiplient les confusions et éprouvent une difficulté certaine à jongler entre toutes les règles enseignées.

Face à ce constat, lors des séances suivantes, un rappel du cours précédent fut systématiquement effectué. De ce fait, avant de commencer une nouvelle leçon, nous remettions au clair les dernières règles abordées en classe, limitant ainsi les confusions.

Concernant la participation en classe nous avons été agréablement surpris. Une fois la logique de l'exercice comprise, les jeunes apprécient s'exercer, se corriger ou corriger les autres. Beaucoup participent et aiment venir au tableau au risque même de vouloir monopoliser un peu la parole face à des élèves plus discrets. Pour tenter de faire participer tout le monde, nous avons cherché à interroger ces derniers. Parfois avec succès, d'autres fois avec plus de difficultés. Même en insistant vivement, la prise de parole restait difficile chez certains, surtout chez les filles. Intimidés, ils ne répondent pas toujours à la question et c'est les autres élèves qui finissent par souffler la réponse. Le

problème est que nous ne pouvions pas savoir sur le moment si cette absence de réponse venait d'un manque de compréhension ou d'une intimidation. En corigeant les interrogations nous avons alors pu constater que ce n'était pas forcément les élèves les plus prompts à prendre la parole qui avaient le mieux compris.



Au fur et à mesure des cours, nous apprenons à connaître nos élèves et leurs habitudes. Nos méthodes ont sans doute dû les surprendre au départ, mais n'ayant aucun appui de la part des professeurs, nous avons dû faire preuve d'imagination afin de les intéresser et de les faire participer.

Nous avançons donc à tâtons, ne sachant pas trop quel est leur niveau. Lors des premiers cours nous avons réalisé qu'ils savaient très bien appliquer les règles de grammaire, d'orthographe et de conjugaison, dans le cadre de phrases que nous leur dictions. Un exercice qui les stimulait était d'envoyer un élève au tableau afin qu'il rédige une phrase et, en cas d'erreur, les autres élèves se précipitaient pour répondre afin de corriger la ou les fautes. Les mêmes constats ont pu être faits lors des cours d'allemand. Cependant nous remarquons que certains élèves ont un niveau bien plus fort que d'autres et veulent tout le temps participer. En effet nous avons trois groupes de niveaux différents. Il faut donc essayer de faire un cours permettant à chacun de suivre et d'avancer. A force de tâtonner nous avons découvert leur point faible. Ils sont très scolaires, ils savent donc répondre à un exercice de grammaire sans problème, mais lorsque nous leur avons fait faire des rédactions, ils ont été

incapables de formuler une phrase en français correct. Ils ne font aucun accord, et ignorent pluriel, féminin, masculin. Comme si dans leur tête tous les mots et genres étaient mélangés. Pourtant, la majorité s'exprime correctement à l'oral. Nous allons donc devoir trouver des exercices particuliers afin de faire travailler l'expression écrite et la tournure des phrases de façon à ce qu'ils intérieurisent la syntaxe française.

Pour les cours d'allemand, nous essayons de faire progresser l'oral plus que l'écrit. C'est une langue qu'ils apprécient beaucoup et nous avons été étonnés de constater que certains d'entre eux avaient un niveau très correct alors qu'ils ne l'ont étudié que 3 ans.

Pour tous les cours, nous essayons de faire participer le plus d'élèves possible, mais les filles restent très timides et renfermées. Peu arrivent à s'exprimer à l'oral sans se cacher derrière leurs mains. Elles ont un niveau plus faible à l'oral comme à l'écrit.

Nous avons essayé de faire naître des sujets de conversation permettant de débattre en cours sur un thème tel que « l'homme est-il un animal ? »... ils ont tous beaucoup d'idées, mais les filles ne participent qu'à l'écrit et n'osent pas donner leur avis. En général nous devons vraiment beaucoup insister pour obtenir des réponses orales lors de ce genre de débat comme s'ils n'étaient pas habitués à ce qu'on leur demande leur avis. Lors de la lecture parallèle de *L'Afrique noire est-elle maudite ?* de Moussa Konaté, nous avons cru comprendre qu'un adulte ne questionne jamais un jeune sur son avis. Malgré les années d'école et de lycée, il semblerait que cela reste un problème majeur pour cette population. Nous remarquons qu'ils essaient de faire des efforts et que certains osent plus que d'autres. Au fur et à mesure des cours, les élèves communiquent de plus en plus. Notre travail semble porter ses fruits.

Après ces trois semaines de cours, plusieurs remarques positives sont à faire. Au fur et à mesure du temps passé avec les élèves, nous avons réussi à mieux nous comprendre, mieux échanger et même à plaisanter. Chacun d'entre nous a utilisé des méthodes d'enseignement différentes mais nous avons observé des améliorations. Certains ont fait de réels progrès surtout en expressions écrite et orale.



B. Maternité

1. *Le centre de santé et la Maternité de Niéna*

Deux d'entre nous ont travaillé au centre de santé et à la maternité de Nienan en tant qu'étudiantes sages-femmes. Nous avions décidé de faire ce voyage humanitaire pour connaître un autre aspect de la médecine et améliorer notre clinique. Le Mali nous semblait idéal pour découvrir une autre culture. Nous avons travaillé 3 jours et deux nuits par semaine à la maternité. A cette période, il y avait de nombreux stagiaires. En effet, l'équipe était composée de deux matrones, deux infirmières obstétriciennes et d'une dizaine de stagiaires. Chaque semaine se déroulait selon un planning précis. Les consultations se déroulaient le matin. Le lundi et le mercredi étaient destinés aux nouvelles grossesses, le mardi et le jeudi aux consultations prénatales (CPN) et le vendredi aux consultations pédiatriques.

Les CPN se déroulaient toujours de la même façon. La femme commençait par se peser puis par se mesurer en cas de première consultation. Elle s'allongeait sur la table d'examen. On lui prenait alors sa tension, on regardait ses conjonctives, on mesurait la hauteur utérine et on écoutait le cœur du fœtus par le stéthoscope de Pinard après avoir palpé l'utérus. Le toucher vaginal n'était pas systématique. L'interrogatoire se faisait en même temps que l'examen clinique. On recherchait l'état général de la femme, les signes fonctionnels urinaires, les démangeaisons, les œdèmes... Toutes les femmes en bonne santé avaient la même prescription : de la quinine, du paracétamol,

de l'acide folique et du fer ainsi que cinq gants à ramener à la maternité. Le prix d'une CPN était de 250 FCFA.

Les consultations pédiatriques consistaient surtout à la pesée et à la mesure des enfants âgés de 0 à 18 mois et à la vérification des vaccinations.

Lors de notre stage nous avons eu l'occasion de participer à quatre accouchements. La femme venait à la maternité lorsqu'elle avait des contractions. Elle était alors examinée. Si le travail avait commencé et que l'accouchement n'était pas imminent, on la renvoyait chez elle chercher ses affaires. Par la même occasion, on lui prescrivait ce qui était nécessaire pour l'accouchement à savoir de l'ocytocine, du Spasfon, de la vitamine K1, deux seringues et des gants. Ensuite elle restait hospitalisée à la maternité jusqu'à l'accouchement. Cependant, cela lui laissait l'occasion de marcher. Au cours du travail, elle n'était examinée que lorsque la douleur devenait plus forte. Elle allait dans la salle d'accouchement seulement pour la naissance. Avant la poussée de la femme, une injection d'une ampoule d'ocytocine intraveineuse était faite. L'accouchement était en général rapide et ne nécessitait que peu d'intervention.

L'enfant était posé aux pieds de la femme. Il était aspiré avec une poire et son cordon était attaché avec une ficelle avant d'être coupé. On pesait l'enfant avec le tissu et non tout nu. Certains bébés étaient mesurés à la naissance ; pour cela il était pendu par les pieds. On lui donnait ensuite la vitamine K1 avant d'être posé sur le lit de la mère emmailloté dans un tissu en suites de couches. Les bébés n'étaient pas lavés pendant le séjour à la maternité.

Pendant ce temps, avant la délivrance, la femme recevait une deuxième injection d'une ampoule d'ocytocine en intramusculaire. On faisait une révision utérine systématiquement après la délivrance. Puis une petite toilette était pratiquée avant de l'emmener directement dans la salle de suite de couche. La femme était toujours accompagnée d'une autre femme de sa famille, souvent sa mère. Elle ne restait jamais plus de 24h à la maternité. La surveillance des suites de couches n'était pas pratiquée. On attendait que la femme se plaigne pour venir la voir. Une fois, une femme s'était plainte de trop saigner, c'est pourquoi une révision utérine à distance de l'accouchement avait été faite.

Au cours de notre stage, nous avons eu l'occasion de comparer nos pratiques avec les stagiaires et le personnel de la maternité de Niéna. Ils nous demandaient dans telle situation comment cela se passerait en France, quelles techniques on utiliserait ou quelle surveillance est mise en place lors de la grossesse en France.

Remarques particulières :

Quand nous sommes arrivées, nous avons donné les instruments au médecin responsable du dispensaire. Il a été ravi mais lors de notre séjour, quand nous étions à la maternité, nous les voyions toujours utiliser le même matériel après une simple procédure de décontamination –stérilisation-.

Lors de notre séjour, un nouveau lavabo a été installé. Il a été immédiatement adopté. En effet, il était plus pratique que le seau pour laver les instruments.

Nous avons aussi réessayé de les habituer à la « nouvelle » balance financée par l'association. Après l'avoir tarée, elle a tout de même été utilisée pendant toute une matinée de consultations pédiatriques mais seulement en notre présence. Quand nous sommes revenues, elles avaient remis en place l'ancienne balance.

Nous avons remarqué que la balance utilisée pour peser les femmes n'était plus du tout fiable. En effet, en nous pesant, nous nous sommes aperçues que selon le premier pied posé, il y avait 5 kgs de différence pour une même personne !! Nous pensons donc qu'il serait bénéfique pour la maternité d'avoir une nouvelle balance.

LA MATERNITE DE NIENA



LES STAGIARES MEDECINS ET INFIRMIERES OBSTETRICIENNES



2. *Le cabinet médical du Dr Z. Traore*

Nous avons pu passer une matinée en consultation avec le Dr Traore. Il était accompagné d'un étudiant. Les consultations ont été très enrichissantes. Nous avons fait trois CPN, un cas d'hypertension artériel, un cas d'insuffisance cardiaque très avancée, un cas de dermatophite chez un enfant et un cas de paludisme. Au mali, les personnes ne viennent consulter seulement si la maladie les empêche de travailler. La première maladie à

laquelle tout le monde pense est le paludisme. Le prix des consultations était entre 1000 et 2000 FCFA selon les jours et les horaires. Parfois, le Dr Traore fait du bénévolat lorsque la maladie rentre dans un programme particulier. Dans ce cas, les traitements sont gratuits. Si leur état est grave, ils sont transférés à Sikasso. Ces programmes existent pour le VIH et la tuberculose pour tous les malades, mais pour le paludisme seulement chez les enfants et les femmes enceintes. Dans le cas des maladies chroniques tel que le diabète ou les problèmes d'hypertension, la mutuelle ne prend pas du tout en charge les soins.

L'ambulance du cabinet privé du Dr Traore est une moto !

LE CABINET DU DR Z. TRAORE



3. *Le centre de santé et la maternité de Karangasso*

Comme tous les ans, les jeunes passent deux jours à Karangasso. Nous avons décidé de rester deux jours de plus pour pouvoir travailler avec Nana, la matrone du village. Malheureusement, il n'y a pas eu d'accouchement à cette période. Nous avons fait une consultation d'urgence et une CPN. Le reste du temps, nous sommes restés avec Watt l'infirmier du dispensaire de Karangasso. Nana travaille en collaboration avec Watt. Nous avons pu participer aux visites à domicile ainsi qu'aux consultations médicales. Nous avons vu l'infirmier recoudre la lèvre d'un enfant à vif sans anesthésie. L'enfant était vraiment courageux. Sinon, le paludisme est une maladie qui revient souvent en consultation.

Ils ont beaucoup moins de moyens par rapport à Niéna. Pourtant il couvre quand même plusieurs villages alentours. Ils ont appréciés les instruments que

nous leur avons apportés. Maintenant ils en ont suffisamment. Par contre, nous pensons qu'ils auraient besoin de gants pour les soins, ils en ont vraiment très peu. En effet, à Karangasso, les femmes ont moins facilement accès une pharmacie à proximité pour se soigner et pour en trouver.

LE CENTRE DE SANTE DE KARANGASSO



LA MATERNITE DE KARANGASSO



C. A la mairie

Après une réunion de préparation avec le personnel de la Mairie, nous avons commencé le travail d'enseignement. En effet, les lacunes étaient nombreuses. Chaque jour il était nécessaire de mettre en place le matériel informatique : cela prenait environ quinze minutes. Nous changions quasiment tout les jours de place les postes informatiques. Si au départ ils étaient dans la salle de réunion, il a fallu les déplacer à la première réunion pour les mettre dans un autre bureau. Cela était particulièrement inexplicable. Même si la mairie était dotée d'au moins quatre ou cinq postes informatiques, il était impossible de tous les mettre en route en même temps, à cause d'un problème

d'alimentation électrique. Nous étions donc réduits à travailler sur seulement deux postes informatiques - le branchement d'un troisième conduisait inéluctablement à une coupure de courant -.

Néanmoins, cela n'était pas gênant car nous n'avions la plupart du temps seulement deux élèves, toutes deux secrétaires à la mairie. Elles maîtrisaient la dactylographie - elles sont coutumières des machines à écrire Remmington -, mais avaient encore un niveau assez faible en traitement de texte. C'était donc là le cœur de notre travail : les aider à maîtriser sur le bout des doigts les arcanes du traitement de texte. En effet, après un examen approfondi de leurs besoins, il est apparu évident qu'elles n'avaient jamais besoin de faire des calculs simples - qui sont facilités par le logiciel Microsoft Excel -, ni de faire de présentation orale - qui sont enrichies par l'utilisation de Microsoft Power Point -.



L'objectif principal de la formation était donc de maîtriser Microsoft Word. Si au bout de la première séance, il semblait probable que cela irait assez vite, il s'est révélé que le temps d'assimilation nécessaire était plus long que prévu. En effet, les deux secrétaires arrivèrent très vite à faire des opérations simples de mise en page.

Cependant, de plus grandes difficultés sont apparues pour dessiner un tableau. Nous y avons passé près de 3 séances, sans compter les nombreux exercices à réaliser en notre absence. Il y a en effet de multiples subtilités à

maîtriser si on veut obtenir le tableau désiré. La difficulté était d'autant plus grande que nous travaillions avec deux versions de Word différentes.

Globalement, le travail à la mairie était très instructif. Pouvoir aider à la modernisation des outils de gestion administrative, en apprenant à informatiser la plupart des travaux réalisés par le secrétaire, était véritablement valorisant pour nous.

Cependant, il s'est avéré très dommage que de manière quasi quotidienne, les employés arrivent en retard : nous perdions environ un quart d'heure tous les jours. Cependant, ce fut un plaisir toujours renouvelé de retrouver les employés de la mairie, où une bonne ambiance était permanente.

D. Au jardin d'enfants

Il était prévu de travailler deux jours au jardin d'enfants durant notre séjour.

Nous avons tout d'abord rencontré les femmes responsables du centre afin de pouvoir connaître le nombre d'enfants que nous allions avoir à gérer et définir des horaires. Il a finalement été décidé que nous nous occuperions du centre de 9 heures à 11 heures et de 15 heures à 17 heures. Nous avons proposé aux animatrices de nous montrer leurs activités sur la première matinée afin de faciliter un échange.

Nous avons décidé de louer une sono pour faire venir des enfants et utiliser la musique pour certaines activités. Nous avons fait faire une annonce à la radio de Nienafani afin que les parents nous confient leurs enfants les jeudi et vendredi.

Lorsque nous sommes arrivés le jeudi matin, nous avons rencontré l'équipe du centre aéré. Ensuite, nous sommes allés dans une salle de classe avec les plus jeunes afin qu'ils nous montrent ce qu'ils font au centre. Ils se sont mis à chanter des chansons françaises ou malianes et à réciter des poèmes « éducatifs » (sur le président du Mali, les parties du corps...). Après, ce fut à notre tour de leur chanter des chansons à gestes françaises. Nous

avons passé la fin de la matinée à essayer de leur apprendre des jeux que nous connaissons. Cependant, étant donné leurs âges, les enfants comprenaient mal le français et les animatrices n'étaient parfois pas très motivées pour traduire les règles du jeu que nous donnions. De plus, les enfants étant nombreux (environ 70), nous avions du mal à adapter les jeux.

L'après-midi fut plus ludique. Deux d'entre nous ont fait un parcours « relais » pendant que les autres dansaient avec les enfants qui ne pouvaient pas participer. Cependant, les enfants et les animateurs ne connaissaient pas le principe du relais et de la compétition, donc nous avons préféré organisé un parcours d'obstacle. Nous avons donc fait un « béret » qui s'est bien déroulé sans doute parce qu'ils le connaissaient déjà. Nous avons terminé l'après-midi par un jeu de ballon (la tomate). Les règles ont été plus difficiles à faire comprendre mais les enfants les ont finalement « adaptées » et ont beaucoup apprécié.

Malheureusement, le vendredi nous n'avons pas pu nous occuper du jardin d'enfants à cause de la pluie.



II. L'inauguration du CLAC

Le CLAC est le Centre de Lecture et d'Animation Culturelle. L'inauguration s'est déroulée avec Monsieur le Maire et une délégation venue de Bamako afin de juger de la qualité du Local avant de fournir le matériel qui devra l'équiper (meuble, ordinateur, chaises...). Cette inauguration a une très

grande importance pour Niéna. Ce centre culturel permettra au gens de se documenter sur divers sujet, d'accéder à des livres et a des ordinateurs voir même a internet. Lorsque l'on vit à Niéna, nous pouvons mesurer l'importance de l'ouverture d'un tel site : cela représente un accès au savoir. Ce savoir pourra aider des jeunes à se forger un avenir, à ouvrir leurs réflexions. Le fait que le CLAC de Niéna se trouve sur la N7 permettra aux villages voisins d'y accéder aussi. La délégation leur a donc conseillé de signaler la présence du CLAC par un panneau à l'entrée de Niéna.



La construction de ce projet est une affaire de long cours. Il va falloir former des personnes à l'utilisation des ordinateurs mais aussi attirer l'attention de la population et lui donner envie de s'enrichir en se rendant au CLAC.

En Afrique, le savoir se transmet généralement par la bouche des anciens, même si les enfants et les jeunes vont de plus en plus à l'école, nous

avons pu remarquer lors des cours que nous leur donnons qu'ils ne sont pas très curieux ou n'osent pas poser de questions.

Dans la journée de nombreuses personnes viennent nous rendre visite à la concession. Peu d'entre elles s'intéressent à notre culture. Beaucoup nous demandent comment va notre famille en France, mais ils ne vont pas plus loin. Les gens évoluent en douceur, mais il semble évident qu'il faudra sensibiliser la population au CLAC et réussir à les investir dans ce projet. La formation des gérants du centre est capitale afin de pouvoir exploiter au mieux les connaissances qui seront mises entre ces murs.

III. Impressions personnelles

A. Dorothée

Ce voyage fut une suite de dépaysements. Le premier survint lorsque nous descendîmes de l'avion Paris-Bamako. L'air était bien différent de ce que nous respirons en France : humide et d'une odeur chaude et exotique. Après avoir attendu nos bagages dans un aéroport dépourvu de zone duty free où les touristes auraient pu dépenser leurs francs CFA en futilités, ce fut le voyage de l'aéroport à l'auberge Danaya qui captiva mon attention. En effet, malgré l'obscurité nocturne, je remarquai que la terre était rougeâtre, les constructions basses et terreuses affichaient des indications quant aux commerces disponibles, de manière assez peu ordonnée. Les bâtiments donnaient l'impression d'être rassemblés de manière purement aléatoire, aucune forme de science de l'urbanisme ne semblait avoir été mise en place pour la construction de Bamako. Certes, je ne me fis pas toutes ces réflexions sur le moment, mais une fois l'ébahissement de la nouveauté passé et le cerveau prêt à reprendre son activité normale, ce sont bien l'atmosphère moite et l'urbanisme décadent de Bamako qui m'interloquèrent. Ces traits caractéristiques de Bamako, ajoutés au nombre incalculable de mobylettes, de voitures, de passants, de chèvres, de moutons, de poules, et autres entités capables de se déplacer, furent

constamment présents lors de mes cinq semaines passées au Mali. En effet, ce serait folie d'imaginer qu'il existe là-bas des voies réservées à quelconque catégorie de véhicules : les trottoirs, bien que très fortement présents en Europe, ne le sont absolument pas au Mali. Ainsi, je fus impressionnée lors de ce voyage par des aspects physiques du pays (air, paysage rouge et de brousse, circulation), décris *supra*. Outre ces considérations d'Européenne débarquant pour la première fois en Afrique et découvrant de ses yeux des paysages et atmosphères complètement différents, je ressentis, grâce aux contacts que j'eus avec la population, la différence qu'il existe entre le sens du contact malien et le sens du contact français.

En effet, et c'est également un des points qui reste le plus en mémoire lorsqu'on rentre du Mali, la population locale fut très chaleureuse dans ses relations avec nous. A Niéna, nous fûmes extrêmement bien accueillis, les niénakas nous saluant toujours de manière cordiale et sympathique qu'ils aient peu ou prou des relations avec l'association. Les gens rentraient dans la cour de la concession de manière complètement naturelle – on n'imagine pas en France, rentrer chez les gens sans les prévenir ; cependant, j'appréciai ce genre de comportement par la spontanéité et la bienveillance des personnes venant nous souhaiter la bienvenue à Niéna. Les enfants croisés dans les rues étaient tout sourires avec nous, et nombreux étaient ceux qui nous lançaient des sourires dont la franchise était vraiment touchante. Connaissant en France l'art du sourire forcé, j'arrivai bien à déceler l'honnêteté de leurs gentillesses. Et ces traits n'étaient pas visibles que chez les enfants, les Maliens que je rencontrais furent globalement tous d'une gentillesse, d'une sympathie et d'une affabilité que je ne connaissais que peu. Un exemple de ce caractère chaleureux est la salutation malienne : un simple « Bonjour » ne suffit pas, il faut obligatoirement, pour ne pas semblé renfrogné, ajouter un « Comment ça va ? La famille ? La santé ? »... Et autres Salam Alehks. La systématisation de ce rituel pourrait sembler dénuée d'honnêteté et de franchise, mais l'histoire ne dit pas si les Maliens sont francs lorsqu'ils s'enquièrent de la santé de la personne qu'ils rencontrent. J'aurais tendance à penser qu'elle ne l'est pas puisque nous fûmes souvent invités chez des habitants.



Il me semble en outre très important de donner mes impressions sur l'utilité que nous avons eue durant notre séjour, et comment notre présence a été ou non « utilisée » par les Maliens. J'ai le fort sentiment que les habitants de Niéna ne réalisent pas la grande utilité que nous pourrions avoir pour eux. Prenons l'exemple du lycée Benkan. Comme évoqué plus haut, les professeurs nous ont semblés plutôt désintéressés de notre arrivée, mais encore plus par les cours que nous donnions et la capacité que nous avons eu ou aurions pu avoir, en enseignant. Ils n'avaient préparé aucun programme lors de notre venue, et ce n'est qu'à notre demande qu'ils sont venus à la concession pour que l'on discute un peu de ce qu'il faudrait apprendre aux élèves. De même, je fus grandement étonnée de ne voir que vingt-cinq élèves se présenter pour recevoir des cours de français, alors que cette langue est loin d'être parfaitement parlée, et qu'elle constitue un passeport indispensable pour la vie professionnelle et l'intégration, que ce soit au Mali ou dans le reste du monde. D'une manière générale, j'ai l'impression que notre présence a été fortement sous-utilisée, même si je pense que nous leur avons apporté quelque chose, au lycée et à la mairie. J'aurais aimé que la population ou les amis ou membres de l'association (à Niéna) se montrent plus motivés face à notre arrivée – du moins autrement que pour le motif de la venue de « toubabous » dans le village, et nous demandent clairement de les aider ou de leur apporter un savoir quelconque, qui ne soit pas une aide pécuniaire. Peut-être que ceci n'a pas été fait en raison de leur méconnaissance de leur situation par rapport à ce qui

pourrait être fait. Cependant, je regrette vraiment de n'avoir pas été carrément exploitée, d'une certaine manière, par la population.

Mon impression générale est que si le partenariat entre Niéna et l'association bougivalaise veut continuer sur une lancée pérenne, il faut que les Maliens se montrent plus volontaristes, demandeurs et motivés lorsque des Français viennent les aider dans un geste d'humanité. Il faut aussi qu'ils comprennent que beaucoup de progrès peuvent être apportés sans argent, notamment parce que nous avons une éducation globalement plus riche que la leur. Nos deux cultures très différentes doivent être en mesure d'échanger de manière équitable. Ils peuvent nous apporter culturellement autant que nous pouvons leur apporter. Cependant, j'ai l'impression qu'ils nous ont appris plus de choses d'eux, qu'eux de nous.

B. Elisabeth

La découverte des actions menées par Teriya ne fut pas le fruit du hasard.

En effet je suis déjà partie l'an dernier au Mali avec une autre association subventionnée par le conseil des Yvelines: « Tiloula ». J'avais appris l'existence de cette dernière via un prospectus.

L'envie de faire de l'humanitaire m'était venue déjà il y a longtemps, par conséquent quand l'occasion s'est présentée à moi je n'ai pas hésité une seconde.

L'action était un camp chantier. Et l'expérience humaine que j'y ai vécue dépassait toutes mes attentes. Et depuis mon retour, une idée ne me quittait plus : repartir au Mali , poursuivre mon engagement pour ce pays dont j'étais littéralement tombée amoureuse.

Ayant déjà participé à une mission, je savais à quel point les besoins là-bas sont importants et revenir au Mali était pour moi de l'ordre de la nécessité. J'ai donc fait de nombreuses recherches sur internet. C'est ainsi que j'ai découvert Teriya . Je dois dire que mon enthousiasme était de taille, j'avais enfin trouvé une association pour laquelle j'avais le coup de cœur et qui plus est au Mali de nouveau! À la visite du site de l'association je fis tout de suite la différence avec

les autres. Tout d'abord l'ancienneté remarquable qu'elle avait et les actions aussi régulières que diverses qu'elle menait, était pour moi gage de sérieux. De plus la logique de son action me plaisait: lier une amitié durable avec un village . Il ne s'agissait pas d'une action particulière à mener mais d'un véritable partenariat avec un village- le village de Nien - qui n'est pas censé avoir de fin puisqu'il s'agit d'une véritable amitié, « teriya » en bambara. Dans beaucoup d'autres associations, le principe est de monter un projet - une construction par exemple- et une fois la mission accomplie , l'échange prend fin.

Teriya a permis de nombreuses réalisations à Nien; venir en quelque sorte ajouter ma pierre à ce bel édifice me séduisait grandement.

Par ailleurs, la mission d'enseignement confiée aux jeunes pendant l'été me tenait aussi particulièrement à cœur. Si j'ai apporté, il y a deux ans, mes mains et mon énergie à une réalisation matérielle sur un chantier (restauration d'un centre de santé) je voulais cette fois-ci mener un autre type d'engagement. Au cours de ma première expérience humanitaire, j'ai vite compris à quel point l'enseignement était le seul moyen de sortir de la misère. Je m'étais en effet liée d'amitié avec les enfants du quartier où se déroulait mon chantier et déjà j'avais pu constater les inégalités qu'il pouvait y avoir face à l'éducation. Seuls les enfants de parents diplômés (le fils du médecin du centre par exemple) avaient la chance de pouvoir aller à l'école et sûrement de connaître la même situation sociale que ses parents. Les études permettent aussi de savoir parler Français, ce qui est important non seulement pour être considéré dans la société mais aussi pour s'ouvrir plus de voies. Partir cette fois-ci au Mali pour enseigner le Français était donc résolument pour moi une mission porteuse de sens.

J'avais cependant des appréhensions face à ce genre de mission. Il s'agissait ici d'élèves du niveau du baccalauréat donc de jeunes ayant pratiquement mon âge. Je redoutais de ne pas me faire entendre, de ne pas parvenir à susciter leur intérêt. En vacances habituellement en cette période, peut-être les élèves seraient-ils indisciplinés ou n'auraient pas l'appétit d'apprendre. J'avais tant envie de leur transmettre un maximum de choses que je craignais de ne pas

être suivie dans cet enthousiasme. De plus j'intervenais dans un pays où la culture est radicalement différente de la nôtre. Aurais-je de bonnes méthodes pédagogiques ou bien ces dernières seraient-elles trop empreintes de ma propre culture pour les atteindre véritablement? Ces élèves arrivent à la fin du cycle secondaire et ont déjà leurs habitudes, leurs méthodes propres d'apprentissage et de travail et j'espérais savoir m'y adapter.

Concernant la discipline il s'est vite avéré que mes craintes étaient totalement infondées. Rien à voir avec les élèves français! Là-bas les élèves sont presque en compétition pour avoir le privilège de passer au tableau. Ils sont désireux de répondre aux questions. Et réclamer le calme une fois à l'un d'entre eux se solde par un sourire et met fin à la dissipation. Aller en cours n'est pas une corvée et participer est un comportement normal.

Une telle façon d'aborder les choses redonne sens à l'enseignement. Sens un peu perdu aujourd'hui dans chez nous, gare à l'élève trop enthousiaste d'apprendre, il est souvent exclu et étiqueté dans la catégorie des « intellos ». Sages, intéressés, impliqués, désireux d'apprendre et de s'améliorer, oui il n'y avait vraiment pas de quoi se faire de souci! Ceci crée un cercle vertueux , plus les élèves veulent en savoir, plus on est enthousiaste à enseigner.

Quant aux méthodes d'apprentissage, elles ne sont guère différentes des nôtres. Les exercices sont du même type que ceux du cours de langue du lycéen français (texte à trous, phrases à reformulées...) Les élèves sont très scolaires et peut-être même plus que dans notre système en classe de terminale. Il est clair qu'un exercice se doit de ne pas trop faire preuve d'originalité, au risque d'en déstabiliser beaucoup et de perdre du temps quant à la compréhension de sa logique.

Mes impressions plus globales sur notre séjour à Nienan sont très positives: C'est d'abord le contact avec une culture totalement différente qui rend cette expérience si intéressante et formatrice pour l'avenir.

La manière de vivre et de penser n'est pas la même et il y aurait lieu de s'inspirer et de cultiver beaucoup de domaines.

Par exemple la solidarité tenace entre les gens . Malgré la pauvreté, l'entraide est spontanée dans le village. Et c'est pour cette raison qu'en dépit des grandes nécessités matérielles, on ne peut pas employer véritablement le terme de misère pour décrire l'impression que nous donne la vie là-bas. Ainsi on ne rencontre pas de clochards car il est impensable de laisser autrui dans le besoin et sans toit. Cela vient aussi du fait que la famille est une valeur essentielle, presque sacrée. Ne pas porter secours à un membre de sa propre famille , même éloigné, serait indigne et très mal considéré. Je me souviens de la réaction choquée d'un villageois à qui une fille de notre groupe avait dit qu'elle vivait seule, éloignée de sa famille pour faire ses études. Au Mali on ne construit pas sa vie seul, la famille occupe une très grosse place dans l'existence, on ne peut s'en détacher.

Face à cette culture, si l'absence de solitude est nécessairement enviable, cette façon de voir ne présente pas que des attraits pour l'occidental attaché à certaines valeurs individualistes!

Ce que je trouve aussi étonnant dans leur manière de vivre , c'est la capacité des gens à savoir se débrouiller, à chercher une solution quel que soit le type de problème qui survient. Face à une difficulté , il n'y a pas de place pour la plainte , il faut être efficace.

Rien n'est jamais assez grave pour justifier qu'on baisse les bras. C'est ainsi que même des individus n'ayant fait aucune étude et ne possédant pas grand-chose trouvent une petite tâche à accomplir pour vivre la journée.

« Tout est gérable sauf la mort » affirmait souvent moussa - notre guide sur place- ce qui ne manquait pas de nous faire sourire, mais au fond résumait bien la façon dont les difficultés quotidiennes sont envisagées.

Cela m'a fait nécessairement beaucoup réfléchir. L'occidental est peut-être aujourd'hui un peu trop enclin parfois a désirer et à se plaindre plutôt qu'à chercher à agir par lui-même. Un bel enseignement que je souhaite longtemps garder en moi .

Enfin concernant les impressions positives, j'aimerais insister en dernier point -même si il y aurait tant d'autres choses à dire sur nos différences culturelles- sur ce qui fait que j'éprouve tant d'affection pour ce pays. Je veux

ici parler de cette gaieté spontanée ,cette joie de vivre inhérente aux Maliens. Il suffit d'aller un peu se promener dans les alentours pour percevoir immédiatement cette bonne-humeur qui jaillit comme un flot et qui est contagieuse. Les enfants accourent pour nous serrer la main, les gens rient , sont toujours près à discuter, prennent le temps pour ça et surtout ne se forcent pas mais aiment à échanger! De retour en France, malgré le bien-être que l'on ressent en retrouvant son petit confort, on ne tarde pas à éprouver le manque et le vide que laisse toute cette chaleur humaine. Il y a bien quelque-chose de plus dans cette culture. Je reste néanmoins consciente que si je me plais tant là-bas, c'est aussi parce que je n'en connais que les bon aspects et ne connais pas la pauvreté.

Si j'ai insisté ici sur les aspects de cette culture que je trouve enviables, ont aussi eu lieu des échanges sur nos différences culturelles qui m'ont donné à voir une autre réalité. Malgré mes efforts pour comprendre il y a des opinions que je rejette radicalement. En effet je désapprouve personnellement la place laissée aux femmes dans la société, qui ne font pas d'elles l'égal de l'homme, la banalité des mariages arrangés ou encore la polygamie. Je me souviens d'une discussion particulièrement révoltante avec le professeur d'anglais du lycée, qui parlait de ses deux femmes en termes d'utilité et de ventres à féconder.

Pourtant ces points de vue parfois consternants pour un Occidental n'excluaient ni la générosité ni l'amitié. Et nous aussi il nous arrivait bien de choquer par nos modes de pensée les habitants.

Pour aller par delà ces différences de taille, il nous a fallu un apprentissage commun, celui de la tolérance.

De part et d'autre, nous étions enlisés dans notre culture, c'est pourquoi les débats houleux furent inutiles. Sans doute y a-t-il des points où l'on ne peut se comprendre et qu'il vaut mieux éviter d'aborder.

Heureusement, c'est grâce à une tolérance respective que des amitiés ont pu se nouer. C'est aussi ce qui fait la beauté de ces rencontres.

Notre arrivée était attendue et bienvenue. Dès le début le lien d'amitié se faisait pour ainsi dire fortement ressentir. La chaleur de l'accueil était au

rendez-vous. J'ai remarqué en effet qu'à l'opposé des habitants de Nien, les gens de Bamako étaient souvent plus méfiants et intéressés. Le contact pouvait ainsi être entravé par le coté riches blancs que véhiculait involontairement mon précédent groupe dans la grande ville.

Au village, teriya est bien connu et ceci change la donne. On ressent cette amitié solide et sincère , fruit de nombreuses missions.

Ce voyage fut source d'enrichissement personnel , et si j'ai pu donner, j'ai bien plus reçu encore!

C. Béatrice

C'était la première fois que je partais en Afrique de l'ouest. Je voulais faire un stage en maternité en dehors d'un pays occidental. L'association m'a permis de partir au Mali pour pouvoir réaliser mon projet. Ce voyage fut très enrichissant. Je voulais découvrir une nouvelle culture et avoir une approche différente de la médecine.

Les premiers jours passés à Bamako ont été très étouffants. J'ai dû avoir un petit temps d'adaptation qui n'était pas très agréable. J'étais bien contente de partir pour Niéna.

Arrivée à la concession, je me suis sentie plutôt à l'aise. J'avais hâte de visiter la ville et de rencontrer du monde. Mais j'avais toujours une petite appréhension du premier jour à la maternité. Le fait de l'avoir visitée la veille m'a fait du bien. Je m'attendais à pire. Grâce à l'association, le centre de santé est bien organisé et a pas mal de matériel. De plus, un lavabo a été mis en place durant le séjour dans la salle de naissance. Le fait d'avoir l'eau courante est très pratique.

Dans tous les cas nous avons été très bien accueillies par l'équipe de la maternité. Malgré le nombre de stagiaires impressionnant (par rapport en France), l'organisation était faite de manière à ce que les journées se déroulent bien. Au début ce n'était pas facile de trouver sa place au milieu de tous les stagiaires. Mais, avec Charlotte, nous avons été bien intégrées à l'équipe. Il était parfois difficile de comprendre une consultation car l'équipe parlait en

bambara. Alors on a dû apprendre le vocabulaire assez vite pour pouvoir poser nous même les questions à la patiente. Mais cela n'était vraiment pas simple. Nous étions aidées par les stagiaires. Ne pas comprendre ce que nous dit la patiente était quand même frustrant. Il a donc fallu s'habituer à ce système. En tout cas, ce séjour en maternité m'a permis d'utiliser seulement ma clinique pour tirer un diagnostic. Ce n'est pas quelque chose de simple. Le manque de matériel fait que la prise en charge est différente de celle que l'on pratique en France. Par exemple, si le personnel n'arrive pas à entendre les bruits du cœur fœtal, il demande juste à la patiente si elle sent son bébé bouger. Si oui, il n'y aura pas de contrôle échographique. Si non, il l'envoie à Sikasso pour un contrôle.

Les après-midis à la maternité étaient plutôt tranquilles. Les stagiaires s'occupaient au tissage jusqu'à ce qu'il y ait une femme en travail qui arrive. Ils m'avaient donc donné un tissage à faire. Les après-midis m'ont permis de beaucoup parler avec les stagiaires qui viennent d'un peu partout au Mali (Niéna, pays Dogon, Sikasso...). Les gardes de nuit ressemblaient aux après-midis. Une fois, un débat a été fait entre les étudiants en médecine et les stagiaires infirmières sur la polygamie. Ce débat était en bambara mais une petite traduction a été faite. Malheureusement, les hommes avaient le dernier mot !

Le voyage à Karangasso m'a beaucoup plu. Même s'il n'y a pas eu d'accouchement, j'ai pu voir un autre dispensaire que celui de Niéna. Les consultations avec Watt étaient vraiment sympathiques. Il nous expliquait tout. Le seuil de la douleur n'est vraiment pas le même qu'en France. Ils n'ont pas le choix d'une anesthésie ou pas pour recoudre une plaie ou lors d'un accouchement. C'est impressionnant d'avoir le courage de subir une douleur sans dire un mot. Je respecte beaucoup cela. En dehors de ça le village de Karangasso était très accueillant, tant du côté des personnes que du côté de l'architecture des habitats. J'y serais bien restée plus longtemps en y repensant. Ces 4 jours à Karangasso étaient dépaysants par rapport à Niéna. C'était intéressant de voir un autre petit village de brousse.

Dans l'ensemble, les gens étaient vraiment accueillants et généreux. Ils m'ont apporté énormément de choses. J'en ai un très bon souvenir. Ils faisaient en sorte que nous nous plaisions à Niéna. La vie, là-bas, se définit par :

« moins on en a et plus on en donne ». Des liens d'amitié ont été créés au cours de notre séjour. En tout cas, ce voyage m'a donné envie de revenir. J'ai appris beaucoup de choses sur cette population, leur culture, leur façon de penser, leur générosité, leur solidarité...J'ai vécu une très belle expérience. J'ai eu plus que ce que j'espérais du côté des relations humaines, de l'approche de la culture complètement différentes de celle que je pensais avant de partir.

Du côté de la médecine, c'était intéressant de voir leur pratique et de leur apporter parfois de la nouveauté. Face à certaines situations, par exemple, un simple accouchement est pratiqué complètement différemment entre la France et Niéna. J'aimais parler des différences avec l'équipe de la maternité. C'était enrichissant. Chaque partie avait des points positifs et négatifs. La médecine avance en fonction des moyens que l'on a...

J'aimerais remercier l'association TERIYA-Mali de m'avoir permis de partir au Mali. Ils ont fait énormément de choses pour le village de Niéna. Et même si les choses prennent du temps, cela se construit petit à petit...



D. Charlotte

J'avais décidé de partir au Mali pour découvrir la culture de l'Afrique de l'Ouest. En effet, celle-ci m'a toujours particulièrement intéressée et je n'avais jamais eu l'occasion d'y aller.

A notre arrivée à Bamako, les premiers jours ont été particulièrement difficiles à supporter. En effet, la population et l'air étaient étouffants ; les rues

étaient sales et nous avions tous du mal avec l'habitude de jeter les choses par terre (les poubelles n'existent pas).

En arrivant à Niéna, tout s'améliora : l'air était meilleur, la population très agréable et accueillante. Je me sentis vite à l'aise. Même si la vie en collectivité était parfois difficile, se retrouver avec des habitants du village était toujours un plaisir de même que se balader dans le village.

A la maternité aussi, tout le monde fut très agréable. Néanmoins, travailler dans cet environnement était assez étrange : la douleur est peu prise en considération mais les femmes et les enfants ont une résistance surprenante, les accouchements se font quasiment tout seuls et nous n'avons pas vécu de situation critique. Cependant, ce qui était le plus frustrant était la barrière de la langue. En effet, les consultations se pratiquaient le plus souvent en Bambara. Il nous était donc assez difficile au début d'y participer.

Dans notre vie quotidienne, les maliens nous invitaient souvent à boire le thé et nous faisaient découvrir leur culture. En effet, nous avons eu l'occasion de visiter les champs, d'apprendre à piller le mil, à faire le thé, à tisser... Les journées passées à la maternité ont été très enrichissantes. Nous nous sommes très bien entendues avec les stagiaires donc nous avons eu l'occasion de beaucoup parler avec eux. Ils nous ont aussi beaucoup appris sur leur mode de vie.

C'est fou le temps qu'ils passent à travailler. On se demande comment nous, nous osons nous plaindre. Ils ont des gardes très rapprochées et les femmes vont quand même préparer les repas le soir ; à la messe le dimanche pour celles qui sont chrétiennes et aux champs l'après-midi. Dans la population générale, on se lève à partir de 4h30 du matin !!!

La population était souvent très généreuse et voulait toujours nous offrir des choses. Sinon, j'ai aussi été surprise par l'éducation et la politesse : les enfants sont responsabilisés très jeunes et dès leur plus jeune âge, ils sont très sages et respectueux. En effet, les punitions peuvent parfois être sévères. Cela pourrait faire remettre en question l'éducation occidentale avec souvent l'enfant roi. Nous étions aussi l'objet de jeux des enfants : ils se lançaient des défis comme de venir nous toucher ou nous suivre. Cependant, les enfants de moins de 2 ans avaient en général assez peur de nous : c'était pour eux la première

fois qu'ils voyaient quelqu'un avec la peau blanche. De plus, les salutations étaient toujours d'usage en demandant si toute la famille va bien.

E. Margaux

Notre séjour au Mali fut très riche. Vivre en immersion dans un village est une expérience hors du commun qui m'a poussé à réfléchir et à remettre certains de mes préjugés en question. J'ai eu plusieurs contacts avec des gens de Nieno lors de promenades. Curieuse de connaître leurs coutumes et habitudes tellement différentes des nôtres. J'ai observé leur mode de vie et échangé avec certaines personnes sur des sujets variés me permettant de réaliser à quel point nous pouvons être différents ou semblables. Je m'attendais à voir plus de pauvreté et de personnes dans le besoin. Malgré la malnutrition, les familles ont l'air de vivre bien même si certaines sont plus pauvres que d'autre. Ce qui m'a le plus choqué c'est la saleté présente partout ; autant dans la rue que dans la cour de certaines maisons. N'ayant pas de système pour ramasser les ordures ménagères tous les déchets, recyclables ou non, sont jetés à même le sol et rejoignent les montagnes de détritus présentes dans les rues. Il y a des animaux domestiques partout en liberté : les chèvres, moutons, poules circulent librement dans la ville et rentrent dans les cours des maisons. Le problème est que les gens vivent à même le sol. Les femmes préparent le dîner avec des ustensiles posés par terre, les enfants jouent dehors et sont donc en contact permanent avec la saleté venant des détritus ou des animaux.

En cette saison des pluies, beaucoup d'enfants sont touchés par des maladies, le palu est un véritable fléau et malgré la prévention faite par les médecins et même à la radio, il est difficile de forcer tout le monde à prendre un traitement (relativement coûteux) ou à dormir sous des moustiquaires imprégnées. Ils n'ont pas les mêmes réflexes que nous au niveau de la santé, de l'hygiène... Les familles sont souvent très grandes, la vie et la mort n'ont pas la même signification ici que chez nous.

Suite à nos nombreuses balades nous avons pu constater que les conditions d'hygiène et de vie quotidienne ne sont pas comparables et très peu

compréhensibles, pour nous européens vivant dans des lieux tellement aseptisés, raison pour laquelle nous tombons si facilement malades ici à Nienagora et devons nous méfier de tout ce que nous mangeons et buvons de peur de mal réagir.

Ces observations ne doivent pas déboucher sur des critiques de notre part. Ils vivent différemment, leur passé et leur culture n'ont rien à voir avec les nôtres. Un bébé n'est pas vu comme un être fragile et sans défense. Ici les enfants sont responsabilisés très jeunes. Des fillettes de 5 ans à peine s'occupent et portent les nourrissons des autres membres de la famille. La mère a trop de travail pour s'occuper de tous ses enfants. Il est donc normal que les choses se passent différemment. On ne peut pas dire qu'elles ne s'occupent pas de leurs enfants. S'ils font une bêtise, ils sont punis. Là aussi les châtiments corporels sont employés. Même si cela peut nous paraître violent, vivre au Mali est en soi une vie violente, une vie sans pitié ; entre les maladies, la malnutrition, les dangers quotidiens (animaux, puits, dur labeur). Toute personne participe à la vie quotidienne, nous avons vu nombre de femmes âgées, travaillant dans les champs ou portant des choses très lourdes... De même pour des fillettes de 7-8 ans dont la force est impressionnante, qui participent à toute tâche ménagère (piller le mil ou les céréales) et dans les champs.

L'avantage des cours a été de pouvoir discuter des coutumes et évolution de la population malienne de manière détournée, lors de sujets de débat ou philosophiques par exemple. Lors de nos échanges avec les élèves, je réalise qu'ils ont du mal à exprimer une pensée, un avis personnel. Parfois je me demande s'ils ont le droit d'exprimer un point de vue dans leur quotidien. Surtout les filles qui sont très renfermées alors que certaines d'entre elles sont brillantes lorsque que je les interroge par écrit. Je suis frustrée face à eux. J'aimerais pouvoir débattre avec eux, les pousser à réfléchir plus loin, à voir ailleurs, à s'ouvrir l'esprit au reste du monde. Ils manquent d'information sur le reste du monde, ils manquent de livres pour aider leur esprit à s'évader et pour réfléchir à d'autres sujets.

F. Robin

Ce mois au Mali était pour moi mon premier voyage en Afrique. La chance donnée par Teriya de pouvoir partir 4 semaines au plein cœur de la brousse profonde, dans une région éloignée des sentiers touristiques du Mali, était pour moi une occasion rêvée pour découvrir un nouveau continent et une nouvelle culture.

Le quotidien à Niéna m'a étonnamment peu surpris : il s'est en effet installé une douce routine au confort bien agréable. Réveil, cours au Lycée, déjeuner, lecture, cours à la mairie, jeux de cartes, lecture, diner, coucher,... La douce torpeur amenée par la chaleur des tropiques a incontestablement donné un air de vacances à ces 4 semaines de travail.

J'ai pris un immense plaisir à enseigner au Lycée Benkan de Niéna. Après les quelques séances nécessaires à l'organisation des cours, j'ai beaucoup aimé enseigner le français. Si au début ils étaient très axés sur la grammaire, je me suis senti bien plus utile en donnant des cours de littérature et en étudiant la poésie avec les élèves. Le contact avec les élèves était immensément intéressant, et je pense sincèrement qu'ils ont grandement profités de ces semaines de cours.



De la même manière, j'ai une très grande satisfaction d'avoir donné des cours à la Mairie, ce qui a permis d'occuper mes après-midi de manière très constructive. En effet, en apprenant le traitement de textes aux employés municipaux, c'est aussi l'orthographe et le calcul que j'ai fait apprendre.

Plus généralement, en dehors des tâches qui m'incombaient et qui me satisfaisaient pleinement, la vie en Afrique m'a totalement convenu. Le contact avec les autochtones a toujours été très chaleureux, et ils se confondaient en « soyez les bienvenus ». J'ai néanmoins été surpris par leur grande rigidité dans certaines situations : par exemple, il était inconcevable d'organiser la fête précédant notre départ un autre soir que la veille dudit départ. Pour nous, cela ne gênait en rien de faire une fête de départ trois jours avant celui-ci. Pour eux, absolument non négociable. A part ce très léger point noir, tout s'est véritablement bien déroulé.

IV. Les voyages

A. Bamako

Nous sommes arrivés à cinq le 29 juin puis Margaux nous a rejoints le 2 juillet. Nous avons donc passé 3 jours à Bamako. Dans cette ville, l'air était difficilement respirable, extrêmement pollué et la chaleur étouffante. Nous avons profité de ce séjour pour connaître les marchés et visiter le musée national mais les échanges avec la population malienne étaient faibles, comme dans toute capitale.

B. Karangasso

La visite à Karangasso est très importante car de nombreux projets y ont été réalisés. Sur la route de Karangasso, nous avons fait un détour par Mena afin de voir le barrage réalisé avec l'aide de Teriya. Il ne ressemble en rien aux gigantesques barrages hydroélectriques que nous connaissons en Europe : celui-ci s'apparentait plus à un modeste talus de terre retenant une petite mare. Mais son aspect modeste n'enlève rien aux énormes avantages qu'il doit sans aucun doute apporter à tous les villageois des environs.

Après une demi-heure de taxi brousse, nous sommes arrivés sains et saufs à Karangasso. Notre visite était très attendue dans ce petit village. Tous les villageois étaient présents et parés de leurs plus beaux atours. L'accueil fut très chaleureux. Un balafon a été organisé en notre honneur, c'est-à-dire une fête où tous les habitants du village se réunissent pour danser sur le son d'instruments traditionnels africains. Notre après-midi a été rythmée au son des tambours et des danses africaines très entraînantes. Jeunes et moins jeunes nous ont fait de superbes démonstrations de danse auxquelles nous avons essayé de participer....



Eloigné d'une petite vingtaine de kilomètres de Nien, ce village a pourtant une architecture et un charme bien différent. Karangasso est d'avantages dans la brousse : il y a une végétation plus verdoyante, plus dense. Le fait de se retrouver dans un village plus petit nous a donné une impression de chaleur et de convivialité que nous n'avons pas ressentie à Nien. Nous avons en outre eu l'honneur de visiter les champs, d'où le village tire sa richesse. Après une trentaine de minutes de marche sous un soleil de plomb, nous sommes arrivés au cœur même des cultures de coton, d'arachide, mais aussi de maïs du village. C'était vraiment très instructif.

Le point négatif est le tarif du taxi brousse. Nous avons trouvé cela assez cher pour un aller-retour vers un village à moins de 20 km de Niéna, difficilement abordable pour le tout commun des maliens.

C. Sikasso

Le voyage à Sikasso a été un voyage purement touristique. A ce titre, nous sommes allés aux chutes de Farako qui sont paraît-il la curiosité touristique du coin. L'hôtel à Sikasso était très bien, avec une douche et de l'eau chaude fortement appréciées. La visite à Sikasso était intéressante, notamment la promenade dans la foire de Sikasso le dimanche matin. Cela nous a permis de découvrir une grande ville malienne, mais l'intérêt n'est pas non plus extraordinairement grand.

V. Conseils pour les suivants

A. Conseils concernant les projets

Les projets que l'on prévoit avec l'association nous laissent beaucoup de temps libre. Même si au début du séjour, cela nous laisse du temps pour découvrir notre nouvel environnement, quand l'inactivité devient pesante, il ne faut pas hésiter à demander au maire s'il y a des travaux en cours. Nous n'avons pas fait cela mais ça peut être envisageable à mon avis. Le maire est très avenant et il ne refusera certainement pas un coup de main, par exemple pour la construction de bâtiments.

Concernant les cours, si le projet est reconduit l'année prochaine, il est nécessaire de plus les préparer avant le départ. Même s'il est nécessaire de revoir certains points de grammaire essentiels, les élèves sont curieux d'apprendre et de faire autre chose que des exercices de grammaire. Il serait donc conseillé d'emporter des livres de littérature niveau troisième, seconde et première afin de pouvoir étudier certains auteurs, certains textes. Les photocopies coutent très cher ici, il aurait été intelligent de photocopier certains textes à Paris afin de pouvoir les distribuer aux élèves et de travailler tous ensemble un texte. De la lecture aux questions de réflexions en passant par l'explication de quelque cas de grammaire. Le niveau d'allemand et d'anglais reste faible mais supérieur à celui d'un 6^{ème}/5^{ème}, il est impératif d'avoir des bled

d'orthographe, de grammaire et des livre d'exercices afin de pouvoir construire des cours riche en exemples.

De plus, les professeurs nous semblaient assez demandeurs de cours d'anglais. Il semble aussi que 4 heures de cours le matin demande trop d'attention aux élèves (et à nous). Ainsi, on devrait peut-être plutôt faire 2 heures de cours le matin et 2 heures l'après-midi.

B. Conseils pratiques

Du point de vue pratique et spécialement à l'attention de ceux qui partiront l'an prochain, prévoyez des piles supplémentaires pour vos lampes de poches (plus pratiques en version frontale) car la nuit tombe très tôt (dès 19 heures). Vous pouvez aussi emmener des bougies chauffe-plat (avec le briquet bien sûr, pour pouvoir éclairer le soir et écarter toutes petites bêtes (plus agréable pour manger dans la nuit)

Ensuite, les fruits et viandes sont très fibreux donc vous pouvez emmener des cure-dents. Enfin, il faut savoir que même si on fait attention à ce que l'on mange et qu'on décontamine bien son eau, il y a tout de même des risques de tomber malade.